

# POUR LES HÉRITIERS

## PENSER UNE PRAXIS POUR COMBATTRE LA FAIM

To the Heirs. Thinking a Praxis to Combat Hunger

AMBROISE TEK0-AGBO

Centre Chrétien d'Enseignement du Français à Albertville (France)

corresponding author: ambroise.tekoagbo@wanadoo.fr

### ABSTRACT

Is Africa as we know it, the product of the Second Congress of Black Writers and Artists held in Rome in 1959? What evidence, what footprint has it left on the construction of today's Africa sixty years on from that meeting in Rome? At the present time, when we are living through an upheaval on a global scale, to question the impact of the Congress in Rome sixty years on could appear naive, for that would assume that the resolutions, recommendations and conclusions of such a symposium have moulded postcolonial Africa in ways that have lasted. If this Congress has allowed us to track the milestone towards decolonisation, it has failed to keep its promises because the loyalty towards cultural values and the protection of black personhood have taken priority over an authentic economic project that is both realistic and liberating. This is what allows us to argue that in order to envisage a different future we must put the previous one to bed.

KEYWORDS: Second Congress of Negro Writers and Artists (Rome 1959), African Emancipation, Sham of the elites, Unemployed Graduates, Emerging Africa.

### HOW TO CITE THIS ARTICLE

Teko-Agbo, A. (2019). Pour les héritiers. Penser une praxis pour combattre la faim. *Quaderni IRCrES*, 4(2), 95-102. <http://dx.doi.org/10.23760/2499-6661.2019.012>

- 1 Le contexte
- 2 La faillite des indépendances et de l'émancipation africaine
- 3 On a privilégié une altérité combative au détriment d'un projet qui aide à sortir de la pauvreté
- 4 Engager un vigoureux combat pour éradiquer la faim et la pauvreté
- 5 Une utopie en marche
- 6 Bibliographie

## 1 LE CONTEXTE

Le Congrès des écrivains et artistes noirs de Rome en 1959 s'est tenu dans un contexte annonciateur des indépendances africaines. La fin programmée des siècles de domination, d'humiliation et de négation de l'homme noir, que ce soit à travers la période de l'esclavage ou de la colonisation, a suscité euphorie, espoir et la possibilité désormais en vue pour le Noir de se prendre en charge. Ce sera l'indépendance, chantée, célébrée, car elle était porteuse du rêve d'émancipation et de progrès. L'urgence était de sortir le génie du peuple noir de l'étouffement de la gangue occidentale pour lui permettre de créer des schèmes qui répondent et correspondent aux valeurs et à la dignité de l'homme noir, et ce, afin de les faire accéder à "l'universel" et, pour reprendre le mot d'Alioune Diop, de "sauver l'universel de l'égoïsme ou des insuffisances de l'Occident" (Diop, 1959, p. 44).

La littérature négro-africaine d'expression française, à ses débuts, se donne pour mission de revaloriser la culture de l'Afrique noire que des siècles ont confiné dans des basses régions de la négation et de l'humiliation. D'où la mission de la Négritude proclamée haut et fort par le même Alioune Diop, à savoir de "désoccidentaliser pour universaliser" et ainsi de permettre aux peuples noirs d'être présents dans la civilisation du monde.

Dans le vacarme qui monte aujourd'hui du nouveau monde qui se déploie sous nos yeux, on distingue la double image contradictoire d'une Afrique en lutte d'une part avec ses réalités de pauvreté, de faim, avec des foules hagardes prises dans les rets des guerres, de la violence, des aléas climatiques, voire des effets concrets du réchauffement de la planète et dans le désespoir du chômage. Ceux qui cherchent à s'en échapper périssent en Méditerranée dans une quasi indifférence.

Et d'autre part une Afrique que les pronostics optimistes annoncent comme "le lieu où se joue, d'une certaine manière, l'avenir même de la planète" (Mbembe, 2017, p. 24).

Il convient de tenir ces deux bouts de l'Afrique de ce présent, à propos desquels il importera de s'interroger sur les faillites ou la mauvaise gouvernance ou les promesses trahies qui creusent le lit de cette Afrique du premier tableau. Et au sujet du second de se poser les bonnes questions : où allons-nous ? Quelle Afrique voulons-nous dans ce monde dont on se demande où il nous mène ?

Les lignes qui suivent s'efforcent de répondre à la question suivante : De quoi l'Afrique actuelle est-elle le nom ou l'héritière ? L'Afrique postcoloniale cherche sa voie et se meut dans une espèce de dynamique syncrétique ou créole, loin de l'essentialisation de l'homme noir qui a caractérisé un type de discours dans les sphères intellectuelles, et dont elle veut désormais s'émanciper, pour penser un autre champ de possibles afin d'assurer les conditions de production alimentaire qui libèrent des millions d'Africains de la famine. Car, si prosaïque que cela puisse paraître, l'homme ne vit pas seulement de philosophie, mais aussi de pain<sup>1</sup>.

## 2 LA FAILLITE DES INDÉPENDANCES ET DE L'ÉMANCIPATION AFRICAINE

Le langage politique dans la ferveur des indépendances s'est déployé comme l'arrachement à une expérience coloniale douloureuse, voire traumatisante, qu'Aimé Césaire avait comparé au nazisme (Césaire, 1955, pp. 11-13). Le Congrès de Rome a mobilisé des talents de l'Afrique pour préparer la période d'après. On s'est projeté dans un nouveau départ, un nouvel ordre des choses dont la responsabilité revenait à l'homme de culture. Celui-ci devait servir d'aiguillon. Certes, la solidarité raciale et continentale qui semblait émerger des propos des congressistes de Rome en 1959 n'était pas nouvelle. Depuis la naissance du mouvement de la négritude dans les années 30,

---

<sup>1</sup> Je détourne ici la parole de Jésus dans l'Évangile de Matthieu, chapitre 4. 4.

les écrivains avaient trouvé une foi et affirmé avec brio la nécessité de puiser l'énergie du renouveau dans un ensemble de valeurs autour desquelles pouvait s'enraciner la lutte pour la réhabilitation, la défense et l'exaltation de la culture noire. On admettra qu'à ses débuts et jusque dans les années 60, la négritude était un mouvement osé, voire une extraordinaire réalisation des Noirs dans leur combat pour la liberté. Elle constituait un cadre dynamique de productions culturelles sans précédent : les arts plastiques, la danse, la musique, la littérature. Mais, avec l'accession des pays africains à l'indépendance, la négritude n'a pas fait de miracle et l'euphorie engendrée par la perspective de sortir de la dure période coloniale a vite cédé la place au désenchantement dont le point culminant se situant dans la période 1970-1990 a produit des régimes autocratiques, militarisés, avec une police politique chargée de faire régner l'ordre et d'étouffer toute contestation.

L'ordre du discours que produit cette période est un langage et un environnement totalitaire, une mystification dont la visée était de manipuler des mythes pseudo-nationalistes, à la fois lénifiants et castrateurs, pour finalement mettre en place ce que j'appellerai une technostucture de la déprédation des richesses. Les exemples de l'ancien Zaïre (aujourd'hui République démocratique du Congo) du maréchal Mobutu Sese Seko et du Togo du général Gnassingbé Eyadéma, avec leur fumeuse idéologie de "l'authenticité", illustrent éloquemment le propos. Là réside l'une des plus grosses mystifications des pouvoirs politiques de ces deux pays, le premier exerçant sur le second un pouvoir magnétique et un mimétisme de mauvais aloi<sup>2</sup>, et qui va conduire et le Zaïre et le Togo dans des délires du culte de la personnalité du chef. À propos du Zaïre, Paulin Hountondji écrit :

Tout partait du président-fondateur et tout y ramenait : "Un seul chef, un seul parti, une seule nation !" La bonne vieille tradition africaine était fort opportunément invoquée, sollicitée, interprétée à l'appui de ce verrouillage politique. Nulle part mieux qu'au Zaïre je n'avais touché du doigt cette collusion du nationalisme culturel et de la dictature. Nulle part je n'avais vu le pouvoir faire un recours aussi massif et aussi explicite à la "philosophie" traditionnelle pour justifier ou camoufler les pires excès, les plus atroces violations des droits de l'homme. (Hountondji, 1997, p. 121).

Ce qui est encore plus navrant ici, c'est que cette mystification emprunte au discours de la négritude ses thèmes : la lutte contre l'impérialisme colonial ou néocolonial, le recours à l'authenticité, le retour aux sources, par exemple, pour les dévoyer et en pervertir le sens. On y décèle également une rancœur postcoloniale mêlée d'un repli identitaire. Ainsi, tout ce qu'un Frantz Fanon a essayé de combattre, postulant que l'être noir ne se définit pas comme une essence mais comme une existence, ou bien encore l'articulation de sa pensée à un universalisme généreux, se trouve ruiné par des fumisteries établies pour couvrir des dérives despotiques. C'est ce que relève Hountondji lorsqu'il écrit :

En appelant les Zaïrois à être eux-mêmes et à revendiquer une identité culturelle menacée, la "philosophie de l'authenticité", doctrine officielle de l'État, situait en même temps cette identité au niveau le plus superficiel, le plus platement folklorique : chemise-veste au lieu et place du trois-pièces ou du deux-pièces-cravate [le fameux *abacost* (littéralement : à bas le costume !)], noms de terroir claquant haut et fort et devenus des postnoms, au lieu et place des vieux prénoms européens, tout cela n'allait pas bien loin. (Hountondji, 1997, p. 121)<sup>3</sup>.

Ainsi allait se développer au Zaïre, comme au Togo, un projet vide dont l'ambition était plus de sacraliser le "timonier national" que de construire une politique sociale, économique et culturelle émancipatrice. Que peut-on construire de solide avec des extravagances de ce genre ?

Résultat : cinquante-neuf ans après les indépendances, plusieurs millions d'Africains meurent toujours de faim ou de malnutrition au Zaïre et ailleurs. Ce qui conduit le directeur général adjoint de l'Organisation des Nations Unies pour le développement industriel, le Camerounais Célestin Monga à écrire : "L'Afrique est la région du monde ayant la plus forte proportion de personnes

<sup>2</sup> On lira avec intérêt l'article Au Togo, le dinosaure et le syndrome ivoirien de Comi Toulabor, dans lequel l'auteur écrit : "M. Eyadéma est un clone du zaïrois Mobutu Sese Seko, dont il s'est inspiré pour bâtir un régime fondé sur la sacralisation et l'adoration délirante du chef (Toulabor, 2003, p. 27).

<sup>3</sup> Sur l'aspect caricatural et folkloriste de cette "politique de l'authenticité" au Togo, lire Toulabor, 1986.

souffrant de la faim. L'Afrique subsaharienne est la région avec la plus forte prévalence (pourcentage de la population) de la faim. Une personne sur quatre y est sous-alimentée". (Monga, 2017, p. 38).

Dans cette histoire de la décolonisation de l'Afrique, toujours revisitée, toujours en construction, il est tentant de relever ici la représentation que Fanon se fait de cette décolonisation en termes de "table rase" et de rupture radicale, lorsqu'il écrit dans *Les Damnés de la terre* :

la décolonisation est très simplement le remplacement d'une "espèce" d'hommes par une autre "espèce" d'hommes. Sans transition, il y a substitution totale, complète, absolue [...] cette sorte de table rase qui définit au départ toute décolonisation. (Fanon, 2011, p. 451).

Et puis, dans le même élan, de faire observer que cette représentation est en contradiction avec la pratique sociale et politique des nouveaux pouvoirs africains, à l'exemple de ceux du Zaïre et du Togo, qui sont dans l'étroite continuité du pouvoir colonial. Ce qui, in fine, semble contredire la pensée de Fanon à ce sujet.

### 3 ON A PRIVILÉGIÉ UNE ALTÉRITÉ COMBATIVE AU DÉTRIMENT D'UN PROJET QUI AIDE À SORTIR DE LA PAUVRETÉ

Les élites africaines ont trop longtemps perdu leur temps dans des querelles du type : l'altérité noire, le traumatisme de l'esclavage et de la colonisation sur les sujets noirs, les injustices de l'Histoire, la mise en avant des postures liées à la culture, à l'identité et à la philosophie africaines, etc. Toute chose qui permet de discourir dans des colloques savants, mais qui reste théorique et sans incidence sur la vie réelle et concrète des Africains des campagnes et des villes peuplées.

Césaire, dans son discours de Rome conférait à l'écrivain et à l'artiste le rôle de "magnifier" "la renaissance culturelle" car, disait-il, "c'est là ce qui fonde sa légitimité" (Césaire, 1959, p. 117). Bien plus, il s'agissait de créer pour conjurer tout ce qui de près ou de loin ressemblait à quelque complexe d'infériorité que le colonisateur avait pu "instiller au colonisé." Dans ce nouveau départ que constituait la décolonisation, on avait besoin d'artistes, d'écrivains, de poètes pour forcer le chemin de l'avenir : réhabiliter l'homme noir dans son humanité et se mobiliser pour construire un autre destin du continent.

Certes, la mission de l'artiste, de l'écrivain, telle qu'envisagée par Césaire correspondait à un moment historique et devait permettre aux peuples colonisés de marquer cette rupture nécessaire qu'introduisait la décolonisation par rapport au système colonial. Mais, le hic est que, une fois cette étape franchie, on n'a pas pensé à la suite, à savoir que si la réaffirmation de la dignité des peuples colonisés était un cap nécessaire pour asseoir les fondements de la liberté au sortir de la période de déshumanisation et de "chosification", qu'a représenté la colonisation, elle n'était pas suffisante pour créer les conditions d'une réelle émancipation sociale et économique. Si les pays subsahariens peinent encore à nourrir leurs populations et à élever le niveau de vie de ces derniers, c'est que les gouvernants et les élites au pouvoir n'ont pas su dépasser le seuil d'une posture nationaliste, voire culturaliste pour prendre à bras-le-corps le problème du bien-être des citoyens : se nourrir, se soigner et s'éduquer. Un triptyque indispensable à l'essor d'une Afrique moderne.

Cette faillite est aussi consécutive à un mimétisme plus ou moins conscient de l'élite nationaliste qui a tôt fait de se couler dans les habits du colonisateur. Et cette analyse ne rendrait pas justice à Fanon si n'était pas mentionnée son insistance sur la reproduction des "élites colonisées" :

En Afrique, [...] écrit-il, les pays qui accèdent à l'indépendance sont aussi instables que leurs neuves bourgeoisies ou leurs princes rénovés. Après quelques pas hésitants dans l'arène internationale, les bourgeoisies nationales ne sentant plus la menace de la puissance coloniale traditionnelle se découvrent soudain de grands appétits. Et comme elles n'ont pas encore la pratique politique, elles entendent mener cette affaire comme leur négoce. (Fanon, 2011, p. 868).

Ainsi se transforment en prébendiers les nouveaux pouvoirs qui dépouillent littéralement leur "victime"<sup>4</sup>, en l'occurrence leur nation.

Aujourd'hui encore, l'histoire nous inflige son lot de désenchantement. Les hommes de culture, tout comme les citoyens, semblent avoir abandonné le combat de l'émancipation, tant l'énergie de l'action et la capacité d'indignation restent émoussées devant le pillage des ressources. Un peu comme si une énorme vague d'impuissance avait pris possession des corps et des esprits. Certes, se mettent en branle çà et là quelques sourdes colères citoyennes qui emportent des dictatures, à l'exemple du "Balai citoyen"<sup>5</sup> au Burkina Faso qui a beaucoup contribué au changement de régime dans ce pays le 31 octobre 2014. Il veut remodeler l'espace public autour du contrôle citoyen de l'action publique et se constituer en une sorte d'avant-garde des revendications d'une jeunesse longtemps méprisée.

À quoi est dû ce renoncement ? Il semble que deux réalités expliquent ce phénomène. D'une part, on notera l'imposture des élites. À l'horreur de la violence coloniale, des massacres de populations, de l'exploitation et de la misère que dénonçait Alioune Diop dans son discours de Rome en 1959, s'est substituée la même misère pendant la période de la décolonisation. L'élite noire africaine qui a pris le pouvoir en 1960 n'a pas su accoucher d'un autre monde. Au point que cinquante-neuf ans plus tard, lorsque l'on regarde le comportement de certaines élites au pouvoir, on ne peut s'empêcher de se poser la question : "Quelle société nous fabrique-t-on ?" Le point d'origine de cette situation est le sentiment de mépris et d'abandon que vit la jeunesse africaine et pour qui le seul recours reste des risques insensés dans un projet incertain de migration. Quelques témoignages glanés dans des journaux télévisés en disent long sur la désespérance de ces migrants : "on préfère mourir en Méditerranée que de rester au pays".

Certes, un effort est fait dans de nombreux pays quant à la scolarisation de cette jeunesse. Mais force est de constater que le système scolaire continue de produire des diplômés-chômeurs totalement déphasés par rapport au marché économique du travail. Malgré l'arrivée dans nombre de ces pays de quelques structures éducatives privées qui proposent des formations d'ingénieurs, de techniciens professionnels prêts à l'emploi, on assiste, de façon générale, à une inadéquation entre les réalités économiques, sociétales d'aujourd'hui et le système éducatif toujours à orientation "enseignement général long".

Résultat : au Togo et au Bénin par exemple, des étudiants titulaires de master, voire plus, en économie, en droit, en histoire-géographie, en lettres, en sciences, etc., viennent grossir, année après année, la cohorte des taxis-motos. Ce sont les *zémidjans*, ces conducteurs de motos qui pullulent et qui font office de taxi à Lomé, à Cotonou et ailleurs. Même si l'on s'accorde à dire qu'il n'y a pas de sot métier, il n'en demeure pas moins qu'il y a là un gâchis immense, sans parler de ceux qui n'ayant rien trouvé à faire, se retrouvent purement et simplement au chômage, incapables de sortir de cette impasse.

Ce sentiment d'impuissance s'enracine d'autre part dans la difficulté à interpréter ou à comprendre le monde particulièrement agité, mouvant et changeant à l'heure actuelle, et devant lequel on est à bon droit de s'interroger, comme le fait Achille Mbembe :

Quels sont les grandes lignes de fracture ou encore les grands antagonismes qui nous donnent l'impression de vivre un moment particulièrement agité de l'histoire de notre monde ; qui nous donnent le sentiment inquiet d'être face à des choix irréconciliables, ou encore de vivre une histoire qui se décline désormais sur le mode du désordre et du fracas ? (Mbembe, 2017, p. 17).

Ces deux faces de la réalité africaine d'aujourd'hui peuvent se conjuguer avec un sentiment de désarroi à même de nous enfermer dans une profonde amertume et dans un fatalisme de capitulation s'il n'y a pas de sursaut, ni de volonté politique.

Or, plus que jamais, d'immenses défis se présentent à l'Afrique et qui doivent être relevés pour offrir une vision émancipatrice à ce continent. Il y a urgence, car l'horizon qui se dessine peut

<sup>4</sup> Sur les pillages et la déprédation des richesses, voir Labarthe, 2005. On lira particulièrement les chapitres III et IV. Sur ce sujet voir aussi Braeckman, 1992.

<sup>5</sup> Le Balai citoyen est un mouvement citoyen issu de la société civile du Burkina Faso qui a su mobiliser la jeunesse pour exprimer le ras-le-bol général qui a conduit à chasser le président Blaise Compaoré du pouvoir.

être celui de l’Afrique émergente, si nous parvenons à dépasser les impasses dans lesquelles nous ont plongés et les errements de la décolonisation et le dénigrement de soi, reliquat du paradigme du développement derrière lequel on court depuis longtemps (Mbembe, 2017, p. 24), et qui en 1959 fascinait déjà Alioune Diop (1959).

#### 4 ENGAGER UN VIGOUREUX COMBAT POUR ÉRADIQUER LA FAIM ET LA PAUVRETÉ

La faim, la pauvreté et la misère ne sont pas une fatalité. Nombre de pays, à l’instar du Cameroun, du Nigéria, du Ghana, de la Côte d’Ivoire, du Kenya, pour ne retenir que ceux-ci, disposent d’étendues arables fertiles à même de produire de quoi nourrir les populations. Et comme le dit Célestin Monga, point n’est besoin de “révolution scientifique pour combattre” le fléau de la faim. “Les savoirs, les expériences, les outils et les politiques dont nous disposons aujourd’hui, combinés à une forte volonté politique, suffisent à relever le défi (Monga, 2017, p. 38).

À cet égard, il importe tout d’abord de se convaincre que le combat contre la pauvreté ne peut être le fruit du hasard, ni d’une improvisation. Non ! Tout ceci ne sera possible qu’à la condition de convoquer la lucidité, l’intelligence, l’énergie d’une jeunesse avide de savoir, de modèle et d’un autre possible. Il suffit d’observer le bouillonnement des mouvements citoyens tels que le Balai citoyen au Burkina Faso, Y en a marre au Sénégal, Filimbi en RDC, Tournons la page au Gabon, Togo debout au Togo pour mesurer le potentiel disponible. Combattre durablement la pauvreté et l’éradiquer se fera aussi et surtout par un vrai travail de réflexion, d’analyse et de conceptualisation pour chasser ce que Pierre Rosanvallon appelle “les pensées magiques et les concepts paresseux et “se forger une pensée renouvelée des possibles susceptible de surmonter ce sentiment d’impuissance qui est devenu une des expressions les plus prégnantes des épreuves du présent et du malheur des peuples” (Rosanvallon, 2018, p. 12). C’est seulement de cette façon que l’on se donnera les moyens de sortir les populations de la faim et de tracer un autre devenir de l’Afrique : permettre aux populations de se nourrir décemment et de ne pas dépendre de quelque aide de pays étrangers.

La réalisation d’un tel projet suppose ensuite d’engager et de gagner la bataille de rendre attractif le secteur agricole pour les jeunes. Cela implique que dans cette volonté politique qu’évoquait Célestin Monga, il est indispensable de transformer les zones rurales pour l’agro-industrialisation et pour créer des emplois pour les jeunes. Dans l’Afrique que nous avons à créer ou à faire advenir et pour faire face aux mutations de sa population, il n’y aura pas d’autre choix que de fixer les jeunes ruraux sur place en leur proposant formation, système de soins, énergie électrique et accès à Internet. De la sorte, on pourra freiner la migration des jeunes ruraux vers les grands centres urbains ou vers l’Europe ou les Amériques.

Pour y parvenir, se servir des exemples des bonds spectaculaires des pays comme la Chine, ainsi que le propose Célestin Monga, ne suffira pas. Il nous faut bâtir d’importantes infrastructures afin de connecter les producteurs, les transformateurs et autres agents des chaînes des valeurs alimentaires : cela comprend routes, transports, créations de fermes agricoles viables, capacité de stockage, transformation des vivres, électricité, eau, etc. À partir de là, il serait possible de créer non seulement des emplois agricoles, mais aussi diverses activités non agricoles telles que des services, du tourisme rural, etc. à même de transformer des zones rurales aujourd’hui à l’abandon, en zone de vie indispensable à la croissance économique, à l’éradication de la faim, à la maîtrise de son destin, à sa propre réalisation en tant qu’être humain et au développement autogéré respectueux de l’environnement.

#### 5 UNE UTOPIE EN MARCHÉ

Cette utopie n’est pas irréaliste. C’est à portée d’une farouche volonté politique, d’un courage de dépasser des égoïsmes frileux pour construire de solides entités régionales. Plus que jamais, l’Afrique du XXI<sup>e</sup> siècle ne peut venir que de notre capacité à tirer les leçons du passé. Le marqueur de notre génération doit être cette volonté qui insuffle l’énergie de transformer ce continent en un lieu où l’appropriation de l’héritage scientifique existant permet de créer pour nos besoins

des instruments nécessaires à la maîtrise des connaissances théoriques et pratiques de notre environnement. Si l'on veut tenir ce bout,

l'on reconnaîtra aisément – comme l'écrit P. Hountondji – la nécessité, dans le domaine du savoir et du savoir-faire, de ce double mouvement indispensable à la construction d'une Afrique autocentrée et intellectuellement souveraine : un mouvement d'appropriation critique de l'héritage scientifique et technologique internationalement disponible et dans le même temps un effort de réappropriation, non moins critique et responsable, des savoirs et du savoir-faire endogènes (1997, p. 260).

Si la mission assignée à l'homme de culture noir au Congrès de Rome en 1959 a produit des pages glorieuses de la littérature négro-africaine, cela n'a cependant pas aidé à sortir les Africains de la pauvreté et des affres de la faim. Comme héritier, c'est à ce combat-là qu'il convient désormais de s'atteler avec intelligence, courage et une volonté politique exemplaire, car "l'Afrique qui vient" ne saurait faire l'économie d'une révolution agricole et agro-industrielle pour nourrir sa population. Et comme nous le croyons tous, l'Afrique étonnera le monde dans quelques décennies à la condition de se donner les moyens pour cette transformation économique durable.

La bonne nouvelle qui doit nourrir notre enthousiasme, c'est que

la rationalité n'est donc pas donnée d'avance. Elle est encore à construire. Elle n'est pas derrière nous, mais devant nous. Aucune culture n'y est prédestinée, aucune non plus n'en est, de toute éternité, écartée. De là l'immense responsabilité des générations actuelles : celle de contribuer ensemble de manière réfléchie, dans un esprit de solidarité et de partage, à l'édifice commun. Pour que soient partout extirpés sur la planète Terre, les germes d'irrationalité, et progressivement éliminées l'ignorance et la misère. (Hountondji, 1997, p. 261).

Bien plus, cette utopie a déjà commencé. Au Togo, au Bénin, au Burkina Faso, au Mali ou en RDC, des associations citoyennes "proposent des solutions qui aident les agriculteurs à se développer : mise en place de structures collectives qui favorisent le changement, accès aux crédits financiers, formation d'artisans et d'agriculteurs compétents, financement de nouveaux outils, etc." (Jeanson, 2018)<sup>6</sup>. Ce qui s'exprime ici, c'est moins une injonction programmatique venue d'en-haut qu'une conscience citoyenne individuelle sensible à l'idée que le combat contre la faim "permettrait de transformer les victimes de la pauvreté en acteurs souverains de leur destin et en contributeurs positifs à notre humanité commune" (Monga, 2017, p. 38). Une expérience de terrain qui fait de l'expérience du sujet la preuve que les individus influent de plus en plus sur les processus qui déterminent leur vie.

Nous mesurons avec lucidité la charge qui incombe à notre génération dans la construction d'une praxis de lutte contre la faim. C'est la bonne nouvelle qui doit galvaniser, comme le furent en leur temps Fanon, Césaire, Diop et les autres : des consciences verticales de leur époque, refusant de toute leur force toute attitude que les stéréotypes coloniaux assignaient aux Noirs. C'est pourquoi, héritiers du combat des pères de la décolonisation, nous avons la rude mission d'agir dans le présent de notre Histoire, avec intelligence et courage, nous ouvrant à tous les vents et à toutes les archives du monde pour construire une praxis d'une Afrique du concret qui s'attaque sérieusement au problème de la pauvreté.

Nombre de problèmes de l'Afrique actuelle : l'immigration, le chômage, les émeutes de la faim, le mépris de la jeunesse, etc. trouveront leur réponse dans la volonté à faire de l'éradication de la faim un idéal politique. Aucun pouvoir ne peut rester longtemps sourd à la désespérance d'une jeunesse fertile en talent. Pour écrire la suite de la page des pères du Congrès de Rome, il nous appartient de reprendre confiance en nous-mêmes, de mettre en valeur nos ressources insoupçonnées, de faire confiance au génie de nos populations, de miser sur la formation de la jeunesse, fer de lance de l'émergence de la nouvelle Afrique, pour que se prennent en main, des êtres responsables, épanouis, des citoyens libres, œuvrant pour un monde solidaire et fraternel.

Dans une époque saturée de violence, de doute, d'inquiétude, de fracas et de sourdes inimitiés, "l'Afrique qui vient" peut être le lieu ou la source d'un autre possible. Ce sera sans doute dans la

<sup>6</sup> On lira avec intérêt le dossier "Renforcer les capacités pour lutter contre la pauvreté" (2018). Voir aussi le site internet : [www.selfrance.org](http://www.selfrance.org) (lien Projet de développement).

conception de nouvelles solutions, dans la mise en circulation de nouvelles solidarités, dans l'intelligence d'une nouvelle sociabilité que se réaliseront les solutions que l'Afrique doit d'abord trouver pour elle-même, pour être peut-être ensuite ce creuset ou ce laboratoire des défis inédits auxquels la planète sera inéluctablement confrontée.

“Faire vite. Le temps presse, écrit Fanon. L'ennemi est encore tenace” (Fanon, 2011, p. 863). L'ennemi que nommait ainsi Fanon, c'était “la puissance coloniale”. Pour notre présent, l'ennemi est encore tenace, c'est la faim, c'est la pauvreté qui nous font la guerre. “Nous avons des cohortes mobilisées (...) ardentes au travail” (Fanon, 2011, p. 863) À nous de “lancer un continent à l'assaut des derniers remparts” de la faim et de la pauvreté pour assurer à chacun le bonheur auquel nous aspirons tous.

## 6 BIBLIOGRAPHIE

- Braeckman, C. (1992). *Le dinosaure, le Zaïre de Mobutu*. Paris : Fayard.
- Césaire, A. (1955). *Discours sur le colonialisme*. Paris : Présence Africaine.
- Césaire, A. (1959). L'homme de culture et ses responsabilités. In *Présence africaine*, (Numéro spécial: L'Unité des cultures négro-africaines. Deuxième congrès des écrivains et artistes noirs, Rome, 26 mars-1er avril 1959, 1), 24/25, pp. 116-122.
- Diop, A. (1959). Le sens de ce Congrès. Discours d'ouverture. *Présence africaine* (Numéro spécial: L'Unité des cultures négro-africaines. Deuxième congrès des écrivains et artistes noirs, Rome, 26 mars-1er avril 1959, 1), 24/25 pp. 40-48.
- Fanon, F. (2011). *Œuvres*. Avant-propos de la Fondation Frantz Fanon. Préface de Achille Mbembe. Introduction de Magali Bessone. Paris : Les Éditions de La Découverte.
- Hountondji, P.J. (1997). *Combats pour le sens. Un itinéraire africain*. Cotonou : Les Éditions du Flamboyant.
- Jeanson, M. (2018 décembre). Éditorial. In *SEL Informations* (Organe d'information de l'Association Service d'Entraide et de Liaison), 139, p. 2.  
<https://www.slideshare.net/selfrance/sel-infos-dcembre-2018>
- Labarthe, G. (2005). *Le Togo, de l'esclavage au libéralisme mafieux*. Marseille : Agone.
- Mabanckou, A. (sous la direction de). (2017). *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Paris : Les Éditions du Seuil.
- Mbembe, A. (2017). L'Afrique qui vient. In A. Mabanckou (sous la direction de), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Paris : Les Éditions du Seuil, pp. 17-31.
- Mbembe, A. & Sarr, F. (sous la direction de). (2017). *Écrire l'Afrique-Monde*. Paris-Dakar : Philippe Rey, Jimsaan.
- Monga, C. (2017). Penser la famine et la peur. In A. Mabanckou (sous la direction de). *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Paris : Les Éditions du Seuil, pp. 32-49.
- Présence africaine*, (1959). (Numéro spécial: L'Unité des cultures négro-africaines. Deuxième congrès des écrivains et artistes noirs, Rome, 26 mars-1er avril 1959, 1), 24/25.
- “Renforcer les capacités pour lutter contre la pauvreté”. (2018 décembre). In *SEL Informations* (Organe d'information de l'Association Service d'Entraide et de Liaison), 139, pp. 4-5.  
<https://www.slideshare.net/selfrance/sel-infos-dcembre-2018>
- Rosanvallon, P. (2018). *Notre histoire intellectuelle et politique 1968-2018*. Paris : Seuil.
- SEL Informations* (2018, décembre). (Organe d'information de l'Association Service d'Entraide et de Liaison), 139. <https://www.slideshare.net/selfrance/sel-infos-dcembre-2018>
- Toulabor, C. (1986). *Le Togo sous Éyadéma*. Paris : Karthala.
- Toulabor, C. (2003, mars). Au Togo, le dinosaure et le syndrome ivoirien. *Le Monde diplomatique*.